

EN TOSCANE

UNE SAINTE INCONNUE

SUITE ET FIN

IV

Ce fut la seconde période de San Gimignano : dans la première, gloire et indépendance ; puis, peu à peu, les querelles, les exils, les meurtres, la peste à plusieurs reprises, dépeuplent la commune. Les bannis se réfugient à Florence, où ils cherchent des appuis, et reviennent, par les nuits obscures, franchir les remparts et mettre le feu aux palais de leurs ennemis. Cela dure des années ; Florence, qui, peu à peu, s'empare de toutes ses petites et plus faibles voisines, prend l'habitude d'intervenir dans les affaires de celle-ci.

Un beau jour d'août 1353, une troupe florentine vient camper devant ses murs imprenables, pendant que, dans la grande salle du Palais public, on délibère si la ville renoncera à sa liberté, sous les yeux sévères de la grande belle Madone du célèbre artiste siennois, Lippo Memmi, à l'abri de son dais porté par une procession de saints, et ayant à ses pieds le podestat qui l'a fait peindre trente ans plus tôt, préside à la paix et aux conseils de la cité.

Mais les haines qui divisent cette population obstinée lui font préférer se soumettre à des étrangers plutôt qu'à ceux de son pays. La Terre de San Gimignano envoie à Florence, pour que Florence y inscrive ses conditions, une feuille blanche, scellée du grand sceau de cire verte à ses armes, où figurent trois fleurs de lys, récompense de bons services rendus jadis à Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Par une lutte de courtoisie, la Seigneurie florentine renvoie deux feuilles blanches. Si bien que San Gimignano garde ses lois, ses magistrats aux beaux costumes, mais nommés par Florence, et qui continueront à siéger aux pieds de la Madone jusqu'à la fin du siècle dernier, dans cette salle où une inscription ancienne



VUE DU PALAIS DU PODESTAT A SAN GIMIGNANO.



leur donne ce beau conseil « d'écouter avec bonté les demandes de chacun, d'y répondre avec grâce, et d'y faire droit ».

Cela n'empêchera pas la ville généreuse qui a offert un asile, sans craindre la contagion, aux fuyards de Florence, lors de la peste de 1450, d'être écrasée peu à peu d'impôts florentins, qui la ruineront, la dépeupleront lentement, jusqu'à en faire l'étrange ville morte, où rien n'a été détruit, la vie humaine s'étant retirée comme un flot abandonne une grève, y laissant intact tout ce qui appartient à son curieux passé.

San Gimignano ne se consola jamais d'avoir « perdu le pouvoir de se faire à volonté du bien ou du mal », ce pouvoir qu'hommes et villes doivent conserver pour en user sagement. Mais, à défaut de la liberté ravie par sa faute, la cité, riche encore d'un luxe que jalouaient ses dominateurs, eut, au début, de belles années. Des poètes, qu'on récompensait de leurs vers en les dispensant de tout impôt, des écrivains, des théologiens, que la commune envoyait prendre leur diplôme à l'Université de Paris, firent de ce coin de terre un foyer intellectuel dont témoigne encore la belle bibliothèque, quoique dépouillée par les Médicis. Ce fut une ville d'art, en ce x^ve siècle qui vit dans toute l'Italie, et surtout en Toscane, l'art atteindre les plus radieuses hauteurs.

San Gimignano, pauvre aujourd'hui, est resté peuplé d'idéales visions qu'évoquèrent, sur les murs de ses églises, sur les autels de ses couvents, les artistes de la ville, et ceux, entre les plus célèbres, qu'appelèrent, de Florence et de Sienne, la générosité des riches familles ou celle des magistrats. Une des salles du Palais communal, transformée en galerie, a recueilli, dans les monastères dépossédés, des toiles exquises des diverses écoles. Dans les unes, plus solennelles, plus graves, on reconnaît l'art siennois. D'autres ont toute la grâce florentine : la *Madone* de Pinturicchio, qui monte en gloire ; celle de Filippino Lippi, qui, dans son cadre rond, délicieuse de pureté, reçoit le salut d'un ange, en un autre cadre, tenant un beau lys traversé de rayons d'or ; et les toiles de Vincenzo Tamagni, peintre peu connu, de San Gimignano même, l'ami et l'aide de Raphaël qu'il chérit au point de mourir du chagrin de sa mort. Dans un coin de ce petit musée qui retient longtemps le visiteur, de fins panneaux attirent l'attention, ceux de l'ancien reliquaire de sainte Fina, où le doux visage de la petite sainte s'entoure de ses principaux miracles, œuvre naïve et pieuse, exécutée cinquante ans après elle par Lorenzo Niccolo, un peintre florentin dont les tableaux sont fort rares. Mais la ville lui devait un autre et plus important hommage.

V

Quand on entre dans la vaste église collégiale de San Gimignano, elle semble étroite au premier

moment, tant la fresque envahit les trois nefs et monte jusqu'aux rares fenêtres. De ce demi-jour sortent des figures peintes ; l'église vide en est remplie, comme d'une foule dense. Toute la Bible se déroule sur ces murs, parfois avec un réalisme singulier, dans des scènes dont les acteurs ont le costume du xiv^e siècle. De dévots artistes siennois ont illustré ce colossal livre d'images, avec leur pénétrant archaïsme. Bartolo di Fredi a peint l'Ancien Testament ; Berna de Sienne, le Nouveau, qu'il n'acheva pas, s'étant tué en tombant du haut de la voûte, et que termina son élève Giovanni d'Asciano, donnant une force singulière à Judas et à ses remords. Mais ce qui saisit davantage, ce sont les deux immenses panneaux où Taddeo di Bartolo a évoqué, dans l'un, le plus hardi, le plus effroyable des Enfers qu'aucun peintre, en traitant ce sujet si fréquent, ait osé jeter sur les murs d'une église, où supplices, démons, damnés, sont d'une fantastique horreur, nécessaire pour agir sur des âmes violentes ; puis, en face, par contraste, les joies infinies du plus paisible, du plus délicieux des Paradis. Le peintre, un banni de Sienne, semble s'être consolé par ce rêve d'avoir perdu sa patrie et, lorsqu'il y fut rentré, c'est sans doute un souvenir d'hospitalité reçue qui, au fond de sa belle et si particulière *Assomption de la Vierge*, dans l'oratoire du palais communal de Sienne, lui a fait placer une Jérusalem idéale, couronnée de tours semblables à celles de San Gimignano.

Dans le transept de droite, près de l'autel, s'ouvre une riche chapelle, derrière un grillage doré. Pendant plus de cent ans, la ville la promit à sa petite sainte, qu'elle invoquait durant les fréquentes invasions de la peste, et qui, plusieurs fois, arrêta ou diminua le fléau. En 1464, il reparut, et la dévotion des compatriotes de Fina, réveillée, les décida à tenir leur parole. On résolut de lui faire un beau sanctuaire avec un autel de marbre où reposerait son corps, et, pour cela, d'appeler de Florence, architecte, sculpteur, peintre, choisis parmi les plus grands. L'administrateur de la Collégiale, Onofrio Vanni, surnommé le *père des pauvres*, dont le visage intelligent et bon revêt, en la sacristie, dans un beau buste de marbre, consulta sur cette grave affaire un jeune peintre d'une famille éminente de San Gimignano, Sébastien Mainardi, qui avait étudié à Florence. Celui-ci proposa le célèbre Ghirlandajo, avec lequel vinrent deux frères artistes, Giuliano et Benedetto de Maiano, habiles dans tous les genres de sculpture et de décorations.

Domenico Bigordi, surnommé le Ghirlandajo ou *faiseur de couronnes*, comme son père qui était un orfèvre renommé pour ciseler les couronnes d'argent dont se paraient les jeunes filles florentines, dut suivre d'abord le métier paternel. Mais son génie le porta rapidement vers la peinture, et dès trente ans (1480) il devint le maître incontesté de la fresque. Sa passion de travail était telle

était telle que, disait-il à son frère, il eût voulu qu'on lui donnât à couvrir tout le mur d'enceinte de Florence. C'était en pleine gloire des Médicis; après les grands précurseurs de la Renaissance, sous l'influence du Pérugin venu de la pieuse Ombrie, une seconde génération de peintres religieux, moins idéalement mystiques que leurs prédécesseurs du xiv^e siècle, mais plus savants dans leur art, réagissaient contre les tendances païennes de l'époque. Parmi eux, Ghirlandajo fut appelé les délices de son temps. On aime ses *Adorations des Mages*, son sujet préféré parce qu'il comportait un riche déploiement de groupes et de costumes. Nombreux sont les tableaux d'autel, les murs d'église où l'on reconnaît au premier coup d'œil ses compositions habiles, dans d'élégantes architectures, ses figures noblement drapées, d'un dessin puissant, qui toutes sont des portraits. Il saisissait, dit-on, les gens qui passaient devant son atelier, et ses sœurs lui fournissaient le type, sans grande beauté du reste, de ses Madones.

Mais tout cela est un peu froid et cherché, travail d'orfèvre, manquant de l'émotion communicative qui nous gagne devant les œuvres naïves des primitifs. Une seule fois, Ghirlandajo fut touché de cette grâce : c'est un miracle de sainte Fina.

Artiste sincèrement chrétien, le côté ascétique de sa nature dut sympathiser avec cette vie de renoncement, qu'on lui racontait pour qu'il la retraçât. A San Gimignano, où il resta de longs mois, il vécut dans la famille des Mainardi, et ne tarda pas à marier sa sœur Alessandra avec son élève et son collaborateur Sébastien (1). Sans doute, les Mainardi avaient pour leur jeune sainte une dévotion spéciale, puisqu'au siècle suivant, elle guérira un enfant de ce nom, qui, paralysé, l'invoque pour n'être plus inutile et à charge aux siens. Ghirlandajo, entendant ainsi parler de celle que son pinceau allait honorer, l'évoqua aisément dans ces rues, cette église où était demeuré quelque chose d'elle, et le grand portraitiste peignit cette morte avec tout son cœur, comme s'il l'avait vue.

Déjà la chapelle s'achevait en une belle architecture de marbre et d'or; sur l'autel, une Madone de marbre, gracieuse et voilée, rêvait mélancoliquement, abritée d'une arcade et soutenant son Bambino nu, adoré par deux séraphins à la robe aux mille plis. Et l'autel lui-même, reliquaire où quatre angelets exquis gardaient le corps de la sainte, s'entourait de délicats bas-reliefs, racontant ses miracles. Les deux frères, habiles à miniaturer en marbre les légendes et à faire rendre au bois et à la pierre la vie de l'âme, avaient, avec la fraîcheur d'inspirations jeunes, créé là un poème de jeunesse et de grâce. Deux larges murs blancs

et la voûte restaient pour le peintre. Ghirlandajo, ainsi le dit l'inscription de l'autel, les fit « parler ».

D'un côté, c'est l'*Apparition*. Dans une vaste chambre nue, le corps amaigri s'allonge sur sa planche, serré en sa robe étroite, le visage émacié laisse transparaître la joie mystérieuse, et la sainte contemple, planant dans sa gloire d'anges, le pape, vu à mi-corps, qui s'incline pour la bénir. Des deux vieilles femmes pauvrement vêtues, l'une, soutenant la mourante; l'autre, au fond de la pièce, dont les détails familiers d'intérieur ajoutant à la réalité de la scène, Beldia voit, extasiée, Bonaventura qui ne voit pas, s'étonne. Et la fenêtre s'ouvre sur un bleu paysage de soir. Jamais le départ de ce monde n'a été imprégné de plus de paix divine et de suave douceur.

En face, les *Obsèques*, la grande église; un admirable évêque, entouré de clercs, récite les prières à la tête de la civière; au pied, d'autres clercs avec une bannière, et les citoyens de la ville, curieux portraits des notabilités de San Gimignano, quand la fresque fût peinte. Entre ces deux groupes, la vierge étendue, dont le fin visage, dans le flot de ses cheveux blonds, a pris une beauté indicible d'au-delà. Un enfant aux yeux aveugles lui baise les pieds. Beldia est prosternée dans sa calme douleur, et la main de la morte vient de prendre sa main. De droite et de gauche, en deux échappées sur l'espace, montent les grandes tours de pierre à l'ombre desquelles fleurit cette courte vie.

Dans la voûte de la chapelle, des prophètes, des évangélistes, des évêques que peignit Mainardi, sont déshonorés, malheureusement, par les retouches. Mais le poème de Ghirlandajo, unique entre les œuvres plus grandes de ce maître qui fut celui de Michel-Ange, a gardé intactes sa couleur et sa mystique beauté.

Et quand on rentre sous les noires nefs sévères, près desquelles s'ouvre ce clair et pur refuge, on croit y entendre résonner la puissante voix de Savonarole, quand il vint dans ces collines, aux carêmes de 1484 et 1485, prédicateur encore inconnu, lancer, pour la première fois, ses terribles prophéties, dont tressaillit toute l'Italie : « L'Église sera flagellée, puis renouvelée, et le temps est proche. » pendant que l'auditoire frémissait du remords de ses fautes et de la crainte du châtement.

VI

Un autre peintre est aussi venu à San Gimignano, celui qui conta si délicieusement la vie familière de son époque, sous forme d'histoires bibliques ou légendaires, parfumées d'un mysticisme charmant, reflet de son maître aimé, l'Angelico : c'est Benozzo Gozzoli, l'ami de tous les fervents d'art qui l'ont rencontré en Toscane.

(1) Nos lectrices peuvent voir au Louvre une belle *Visitation* et un curieux *portrait* de Ghirlandajo, ainsi qu'une jolie *Madone* de Mainardi.

Encore une église déserte, perdue au bout de la ville, sur une grande place, la Prairie sainte, où l'herbe pousse : San Agostino, d'extérieur simple et nu, merveilleux musée d'art au dedans. Le monastère d'Augustiniens, dont c'était la chapelle, a disparu ; les religieux ne sont plus là pour garder la tombe blanche de San Bartolo, sculptée par Benedetto de Maiano, comme celle de Fina, et plus belle encore avec ses nobles bas-reliefs surmontés d'une douce Madone, dans un cercle d'anges, de feuillages et de fleurs de marbre. Mais il ne faut pas s'attarder aux nombreux tableaux de l'unique nef dallée de pierres tombales, même à ce curieux ex-voto où revivent les terreurs qu'inspirait alors la peste : ce *Saint Sébastien*, de Gozzoli, abritant avec son manteau, contre les dards que lance Dieu le Père, malgré le Christ, la Vierge et les anges, toute une foule admirablement suppliante. Il faut aller d'abord lire sur les murs du chœur, l'*Histoire de saint Augustin*, où la grâce naïve, spéciale au peintre, adoucit, un peu trop peut-être, mais avec combien de charme, l'austère récit des Confessions. C'est, toujours en costumes du x^e siècle, le saint enfant que ses parents amènent à l'école, ou bien il part, jeune étudiant, sur un beau cheval, ou il fait son cours, à Milan, devant des auditeurs attentifs. L'anecdote amusante devient d'un sentiment profond dans certains *compartiments* de cette fresque divisée selon l'habitude des anciens peintres, en plusieurs étages de tableaux : la *Conversion de saint Augustin*, dans le jardin, ou la *Mort de sainte Monique* rappellent la beauté des pages écrites qu'elles traduisent. Trois ans entiers (1463-67), Benozzo travailla à cette œuvre que lui avait commandée un savant religieux du couvent, surnommé « le docteur de Paris », dont le portrait y figure. Là encore, Fina n'est point oubliée ; sur un des pilastres du chœur, Gozzoli l'a peinte avec sa grâce et ses blonds cheveux légendaires, tenant un bouquet de ces fleurs qui, au printemps, constellent les vieux murs et que le peuple, fidèle à son souvenir, nomme toujours *viole di santa Fina*.

Mais peu d'années devaient épuiser cette prospérité passagère de San Gimignano et ce bel épanouissement d'art. Quand ce fut achevé, la ville mourut.

Elle mourut, malgré son dévouement aux Médicis qui ne la protégèrent pas. La misère s'accrut, la population se resserra, les grands palais, abandonnés, se dégradèrent. Jusqu'aux tours de pierre dure qui s'écroulèrent l'une après l'autre, symboles de fierté et de grandeur devenus inutiles. En ce petit coin du monde, qui a contenu tant de vie, de passions violentes, de puissance intellectuelle, rien ne reste aujourd'hui de tout cela que les œuvres de beauté qui, selon le mot du poète anglais Keats, « sont une joie éternelle ».

Cette joie du Beau nous faisant entrevoir l'infini autant que nous le pouvons en ce monde, on l'emporte de San Gimignano. Et la ville oubliée et déchue s'aurole, dans le souvenir, d'une étrange poésie.

On la revoit, à l'heure de l'adieu, enveloppée de la lumière pâle du soir, avec ses portes en ruines, ses remparts chancelants, ses grandes tours effrayantes, son piédestal de roc qu'envahissent l'herbe et les broussailles, et vers l'abbaye bénédictine, dépouillée, de Monte Oliveto, les allées de cyprès noirs qui semblent des pleureurs menant un deuil. Alors on songe à la petite sainte qui, par sa protection secourable et par la beauté constante du Bien, vit, elle, encore dans la piété publique, car ses fêtes solennelles sont restées, tous les cinq ans, les seules fêtes de San Gimignano.

Et l'on voudrait avoir vu jadis, en ces jours-là, coutume aujourd'hui perdue, la ville fantastique, étonnant de loin les pèlerins, allumer des cordons de feux sur toutes ses murailles crénelées, d'énormes torches sur ses tours, et flamber, dans la nuit, ainsi qu'un immense cierge, en l'honneur de sainte Fina.

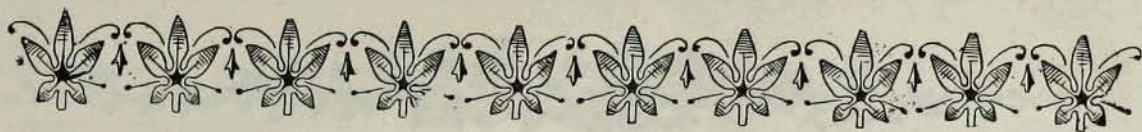
A. CHEVALIER.

FIN

DÉPART

*L'heure où l'immense amour d'une mère s'immole,
C'est l'heure où loin du nid le jeune oiseau s'envole.
Je l'avais pressentie.... et, tout tremblant, mon cœur
Avait d'un temps trop court ajourné la douleur.
« Un enfant, me disais-je alors, n'est pas un homme ».
C'était en vain. Il part, il doit juger la somme
Des maux et des bonheurs que contient l'avenir.
Va, mon fils ! mais, au moins, puisses-tu retenir
Qu'être aimée et t'aimer, c'est trop peu pour ta mère :
Souviens-toi qu'il te faut encore la rendre fière..*

Mme DE LA ROCHE-GUYON.



BIBLIOGRAPHIE

UN très bel ouvrage : *Paris de 1800 à 1900* (1), paraît en ce moment par fascicules et formera l'encyclopédie du siècle. Tout y est : histoire, portraits, anecdotes, œuvres d'art, année par année, avec la collaboration des écrivains les plus renseignés sur chaque question. Cela fera, dans un délai assez court, un admirable livre illustré, très varié, très amusant, reflétant la physionomie multiple de la vie parisienne durant ces cent années si abondamment remplies, partagées en trois périodes : s'achevant la première, en 1830; la seconde, en 1870; enfin, la troisième, en 1900. Toutes les personnes qu'intéressent les publications également artistiques et littéraires trouveront le plus grand attrait à celle-ci.

Les deux livres de Mgr BAUNARD : *Autour de l'histoire et Reliques d'histoire* (2), sont d'un aspect plus modeste. Le premier renferme des scènes et légendes empruntées, pour la plupart, à l'histoire de l'Eglise aux premiers siècles; la fiction s'y mêle aux faits, pour les dramatiser et animer le récit. Le second est composé de portraits biographiques très divers, puisque saint Paul s'y rencontre avec Maurice de Sully, l'évêque qui bâtit Notre-Dame, avec la carmélite Julienne de Mac-Mahon, amie de M^{me} Louise de France et avec le sénateur Kolb-Bernard, un des hommes de bien les plus actifs de ce siècle. Le talent et l'érudition si connue de Mgr Baunard suffisent pour recommander ces volumes qui fourniront un aliment aux esprits en quête de lectures sérieuses et instructives.

Les charmants *Croquis de France et d'Orient*, de RENÉ BAZIN (3) ne s'adressent, à cause de quelques chapitres, qu'aux plus âgées de nos abonnées. Mais la plupart de ces délicieuses esquisses de paysages, de ces brèves nouvelles donnant, en peu de pages, l'impression d'un petit tableau complet, seront des lectures à voix hautes pour les soirées de famille. Le style de M. Bazin, avec sa recherche d'expressions heureuses, enveloppe de rêve la réalité, et sait évoquer la poésie des choses; aussi ne nous plaît-il jamais davantage que lorsqu'il peint cette vie intime et ces sites de nos provinces françaises qu'il connaît si bien. Un roman d'H. ARDEL : *L'Heure décisive* (4), réservé aux mêmes lectrices par sa psychologie délicate, mais un peu décourageante, laisse le désir de retrouver ailleurs son héroïne, dont la destinée future nous

intéresse; l'auteur a fait cette fille pauvre si vaillamment fière, si douloureusement déçue, qu'elle mérite, dans la fiction, un dédommagement que la vie réelle, je le crains, ne lui donnerait pas.

Pour les plus jeunes, un gentil roman : *Grande Amie*, par MYRIAM (1), met en scène des jeunes filles aussi parfaites qu'elles peuvent le désirer comme idéal, des enfants charmants, dont l'une d'elles devient la mère adoptive, tout un groupe d'existences heureuses, parce qu'elles suivent la voie du bien.

A celles qui aiment les voyages, je conseillerai : *De Saint-Petersbourg à l'Ararat*, par M^{me} STANISLAS MEUNIER (2), à qui un congrès de géologie a fourni l'agréable occasion d'une promenade à travers l'immense empire russe, depuis la Finlande jusqu'à l'Arménie. Ces voyages, extraordinaires il y a cinquante ans, restent très pittoresques, bien que facilités aujourd'hui. Fort peu de personnes pouvant, malgré cela, aborder la mer Caspienne et voir la montagne où s'arrêta l'Arche de Noë, prendront avec plaisir M^{me} Meunier pour guide, son récit spirituel donnant l'impression très vive de choses vues.

Beaucoup de nos lectrices, qui se dévouent à l'œuvre si utile des catéchismes, nous demandent un livre pouvant les guider dans cet enseignement. Une bonne publication périodique a été créée dans ce but : *La Revue des Catéchismes* (3), donnant chaque quinzaine des instructions tant pour la Première communion que pour la Persévérance, y joignant des conseils pratiques et tous les renseignements qui peuvent être utiles aux catéchistes volontaires. *Le Manuel des Catéchistes*, par l'abbé DASSÉ (4), destiné spécialement à la Première communion, aidera, même dans la famille, les bonnes volontés inexpérimentées; il contient, divisées en leçons, l'explication du dogme et des histoires morales choisies pour intéresser les enfants.

Parmi les récents ouvrages religieux, je signalerai : *Les Béatitudes*, par l'abbé BOLO (5), qui enseignent comment jouir dès ce monde de la plus grande somme de bonheur possible. Tout le monde voulant être heureux, nos lectrices pourront méditer utilement ce livre, qui, revêtant d'une forme aimable une très solide philosophie, leur dira qu'on y parvient par l'abnégation et la douceur, moyen à la portée de tous, que bien peu songent à employer.

A. CHEVALIER.

(1) Plon, rue Garancière : 1 fr. 75 le fascic.; 35 fr. les 3 vol.

(2) Poussielgue, rue Cassette : ch., 3 fr. 50.

(3) Calmann Lévy, rue Auber : 3 fr. 50.

(4) Plon, 6, rue Garancière : 3 fr. 50.

(1) Voir aux annonces : *Bibliothèque de ma fille*.

(2) May, rue de l'Abbaye : 3 fr. 50.

(3) Sueur, édit., rue de Vaugirard, 41 : 6 fr. par an.

(4) R. Haton, rue Bonaparte : 4 fr.

(5) *Id.* : 2 fr. 50.



LE ROI DES NEIGES

SUITE



STEVEN se tut car, hardi dans les pires dangers, il devenait timide dans la louange de lui-même. Wœlia, trop émue pour lui répondre, s'était penchée encore davantage sur le visage de son jeune frère et elle reprit :

— Oui, les bonnes gens des Iles l'ont bien nommé, c'est vraiment

le petit *Roi des Neiges* ! Il ressemble à mon père, à mon grand-père, à tous nos aïeux à la fois, et si miraculeusement que le peuple tout entier le reconnaîtra rien qu'à le voir, l'acclamera et criera d'une seule voix : « Harald ! Harald ! Harald ! » Il est beau, n'est-ce pas, Steven, il est beau d'une étrange et merveilleuse beauté, et dans l'expression la plus idéale de notre race ?

Puis, ici, elle formula avec hésitation la question qui l'avait tourmentée toute la nuit et que Steven redoutait étrangement :

— Les privations, le martyre qu'il a subis, n'ont certes pas altéré cette perfection de traits, ils l'ont immatérialisée. Mais le soir de notre fuite, quand, épuisé de fatigue, vous avez posé l'enfant sur mes genoux, dans mes bras, quoique Harald n'ait fait qu'ouvrir et refermer les paupières, j'ai entrevu ses yeux, Steven, et ses yeux de cristal m'ont fait peur. J'ai frissonné devant eux d'une angoisse soudaine. Ils étaient si grands, si limpides, si profonds que mon regard s'y est perdu ainsi que dans l'infini d'un ciel ou d'une mer. Et depuis... il ne les a pas rouverts.

Steven frissonna à son tour et ne sut que répliquer : cette inquiétude répondait trop à l'inquiétude qui lui déchirait le cœur. Wœlia reprit d'une voix plus troublée :

— Ses yeux ne fixaient rien, Steven, ses yeux n'avaient pas de regard. Il ne m'a pas reconnue. Ses prunelles ont reflété un instant la sombre chevauchée des nuages et se sont voilées douloureusement comme souffrant d'embrasser tant d'espace. Il n'y avait pas de pensée dans ces yeux pleins de nuit ! Alors j'ai baisé de mes lèvres chaudes ses pauvres petites lèvres gelées. Ma

bouche s'y est glacée sans réchauffer la sienne. Il n'a pas tressailli, il n'a même pas paru sentir que je l'embrassais. Est-ce que son cœur est froid comme sa chair, Steven ?

— Il a beaucoup souffert, reprit doucement le jeune Iarl. Les Danois l'ont enlevé du palais tout jeune, si jeune encore que son esprit ne pouvait être formé. Ses impressions de la vie, ses idées, ses jugements, ses souvenirs, sont demeurés des images confuses, vagues, sans suite. Un changement brusque et complet d'existence, des faces étrangères et dures au lieu de doux visages familiers, de mauvais traitements au lieu de soins empressés, puis, pour demeure, un étroit cachot au lieu de palais et de jardins merveilleux, le silence et la solitude au lieu de caresses et de paroles ferventes, tout cela a dû bouleverser cette pauvre petite âme.

— Ami, vous m'effrayez ! dit la princesse toute pâle d'émotion, et de grosses larmes pointaient sur ses longs cils. Je n'avais pas songé à tant de choses terribles pour un enfant. Oui, vous avez raison, dans l'exil ou la captivité, ma pensée pourrait se développer et me reconforter par une réflexion mûre et des souvenirs précis. Mais j'ai dix ans de plus que mon pauvre frère ! Que pouvait un enfant abandonné à lui-même, dans une solitude que ne troublaient que des menaces et peut-être des violences... Ah ! Steven, vous qui l'avez vu, vous qui lui avez parlé dans sa prison, dites-moi, la terreur n'a-t-elle pas altéré sa raison ? Pense-t-il encore ?... Ah ! dites-moi s'il pense ? Ses beaux grands yeux vides de regard m'ont tellement troublée !

Le même doute, le même pressentiment de malheur leur serrèrent le cœur d'une angoisse si forte qu'ils demeurèrent dans un silence profond.

— L'enfant, dit enfin Steven, a été trop cruellement éprouvé, et pendant trop longtemps, pour pouvoir renaître tout à coup à la vie d'autrefois.

— Vous a-t-il reconnu, vous a-t-il dit quelques mots dans le saisissement de votre entrée au cachot ?

— Comment m'aurait-il reconnu, après trois ans d'absence ? Il ne m'a pas parlé, mais son regard a suivi tous mes gestes. Il était attentif, il écoutait, il paraissait comprendre...

— Et c'est là tout ! dit la princesse en cachant son visage dans ses mains. Voilà ce que les bour-

reaux ont fait du malheureux enfant, voilà ce qu'ils ont fait du petit roi des Sept-Iles !

Steven ajouta aussitôt :

— Les mots ont dépassé ma pensée, douce princesse. J'ai la certitude que le silence du petit roi est voulu, qu'il y a, dans cette petite âme tant de fois alarmée, brutalisée, violée, une énergie mentale qui a résisté à tout. Ce mutisme n'est qu'un recueillement réfléchi. L'enfant s'est retranché dans le silence comme dans un refuge suprême. Il avait fait cette affreuse expérience que réclamer son père, appeler sa sœur, parler de son pays ou de ses souvenirs heureux, lui rendaient ses geôliers plus farouches. Tout ce qu'il disait lui attirait sans doute de plus mauvais traitements. C'est pourquoi l'enfant n'a plus parlé, n'a même plus manifesté ses impressions. Il a vécu refermé sur lui-même, dans sa défiance des autres, ou mieux dans sa fierté suprême. Mais qui sait si, pour s'être muré au monde extérieur, il n'a pas gardé une vie intime plus intense. Cette étincelle, l'entourage des siens, le spectacle des mille choses si chères à son enfance, l'adoration de son peuple, et votre tendresse sublime la ranimeront. Son intelligence endormie se réveillera plus reposée, plus avide d'apprendre et de comprendre.

— Saint Olaf vous entende, Steven !

Il y eut un nouveau silence où la princesse chercha à se pénétrer de l'espoir qu'insinuait le jeune Iarl. Elle soupira, reportant toujours son regard vers l'enfant dans une ferveur d'admiration, répétant, malgré elle, comme le seul mot qui, devant ce visage pâle, devait lui venir aux lèvres : « Quel beau petit roi des neiges ! » puis, une nouvelle inquiétude lui traversant l'esprit, elle se retourna vers Steven, remarquant :

— Il dort longtemps, ami ! S'il allait ne pas se réveiller ?

— Ne redoutez pas cela, chère princesse, le roi dort du sommeil le plus naturel du monde. Voyez quel souffle régulier entr'ouvre ses lèvres ! Soulevez légèrement les fourrures, vous sentirez son corps moite d'une bienfaisante tiédeur.

A ce moment, un rayon de soleil, perçant la brume, tomba en flèche sur l'auréole de boucles qui encadraient le front du petit Harald. Ses cheveux, d'un blond un peu éteint, en furent subitement redorés. Mais, comme si cette lumière trop vive traversait ses paupières et brûlait ses prunelles délicates habituées aux ténèbres, le petit roi commença de s'agiter. Épiant son réveil, dans une même anxiété de ce que seraient ses premières paroles et l'expression de son premier regard, Steven et Wœlia s'inclinèrent vers lui, et s'inclinèrent si près qu'au-dessus de son front, leurs fronts se touchaient presque.

Harald se souleva à demi sur sa couche de fourrures, ouvrit ses paupières, puis les referma vivement, comme blessé douloureusement. Il les rouvrit enfin peu à peu, lentement. Mais son regard

n'alla ni vers Steven ni vers Wœlia, il s'éleva tout de suite vers la statuette de saint Olaf pendue au mât. Soit instinct merveilleux, soit ancienne et pieuse habitude instantanément retrouvée, la vue de cette statuette réveilla tout à coup dans son âme somnolente un souvenir lointain. Il rejeta les fourrures blanches, se mit à genoux, joignit ses petites mains maigres, et balbutia, dans un extraordinaire élan de ferveur :

— Saint Olaf... saint Olaf... O mon bon saint Olaf !

Et, sous le coup de trop de souvenirs brusquement évoqués, dans l'émotion trop puissante qui venait de le saisir, il retomba presque aussitôt sur les fourrures, à la renverse, les mains encore jointes, tandis que de grosses larmes jaillissaient de ses cils et soulevaient ses paupières refermées sur ses prunelles éblouies.

— Laissez-le pleurer, laissez-le bien pleurer, murmura Steven à l'oreille de la jeune dame alarmée. Cette crise salutaire est son retour à la vie. Ces larmes-là ne lui feront pas mal. Elles rouvriront les sources vives de son être, elles rafraîchiront ses prunelles taries, et seront, sur sa joue, comme une rosée bienfaisante sur une fleur trop pâle.

La princesse, sans tenter d'arrêter cet attendrissement suprême, attira le petit roi sur ses genoux, et le berça dans ses bras. Bientôt les sanglots de l'enfant s'apaisèrent. Cette crise fut, en effet, suivie d'une réaction heureuse. Il se redressa, leva les yeux vers le visage inquiet de la jeune fille, la contempla pensivement, longuement, faisant, pour se souvenir, un nouvel effort où ses lèvres remuèrent d'abord vainement, puis articulèrent enfin les mots cherchés.

— Wœlia.... ma sœur Wœlia !

— Tu me reconnais, tu me reconnais enfin ! s'écria la princesse dans un transport de joie, en saisissant la tête ravissante de l'enfant entre ses deux mains mignonnes, en couvrant ses joues blanches, ses lèvres fines et ses yeux si profonds, de baisers fous. O mon petit roi pâle, ô mon petit Roi des Neiges, c'en est fait des ténèbres, des glaces, des brumes froides et des cieus sans soleil ! C'en est fait des terreurs, des menaces, des humiliations, de la misère et de la faim ! Te voici de retour dans les Iles Bienheureuses, dans ta patrie, dans ton royaume.... car vous êtes notre roi, Harald, vous êtes notre petit roi à l'âme aussi pure, aussi blanche que votre pur et blanc visage. Vous êtes le fils béni d'Harald, l'enfant du bouclier, l' élu de Dieu !

Dans son exaltation de tendresse, elle eût ajouté mille autres choses passionnées ; mais Steven, qui suivait, sur les traits de l'enfant, la visible altération de sentiments trop tumultueux, posa le doigt sur sa bouche pour conseiller le silence. La princesse, comprenant le danger d'une surexcitation sentimentale trop vive, réprima les questions qui

lui venaient aux lèvres. Toutefois, maîtresse de ses paroles, elle ne fut pas maîtresse de ses larmes. De nouveau, elle laissa couler des pleurs de joie et de gratitude. Alors, le petit roi, dont le visage prit soudain une expression d'alarme, passant ses petits bras maigres autour du cou de la princesse, s'écria, dans une sorte de terreur et d'égarement touchants :

— Ne pleure pas, Wælia, ne pleure pas.... quand on pleure, les hommes méchants vous frappent !

Ce cri, encore vibrant d'angoisse, confirmait bien l'idée d'un silence réfléchi et volontaire chez l'enfant, et il trahissait si ingénument tout ce que sa vie, jusqu'à ce jour, avait dû compter de douleurs et d'épouvantes, que Steven, à son tour, eut le cœur serré de pitié. Il prit respectueusement la main d'Harald et la baisa ; puis, retenant les doigts frêles dans ses doigts, il ajouta, de la voix grave et ferme qu'il crut le mieux appropriée à convaincre, à pénétrer de confiance et d'espoir cette pauvre petite âme troublée :

— Vous n'êtes plus dans le cachot souterrain de Ruensdal, ô mon beau petit roi, vous êtes sous le ciel libre et sur les eaux de votre patrie. Vous n'avez plus à trembler devant personne, on tremblera devant vous : vous êtes le maître. Les hommes cruels, qui vous ont maltraité et retenu prisonnier si longtemps, ont été châtiés par saint Olaf d'une façon terrible. Le bon patron des Iles, que vous avez reconnu dans le réveil soudain de votre mémoire, veillera sans cesse sur vous.

Steven montra la statuette attachée au mât ; puis, abaissant le doigt, il désigna d'un geste plus large Jorg, Dixen et Sando, qui, témoins de cette scène, le bonnet de fourrure à la main, s'étaient agenouillés à distance respectueuse.

— La princesse, votre sœur, et moi, votre vassal, puis ces trois serviteurs que voici, nous vous défendrons toujours, et partout, de toute notre vaillance, mon doux petit seigneur. Bientôt beaucoup d'autres hommes s'agenouilleront devant vous comme nous nous agenouillons, ils pousseront des cris de joie et jureront de vous défendre ainsi que nous le jurons. Il ne faudra pas avoir peur de ces hommes-là, petit roi. Quand vous leur parlerez, vous pourrez, à votre gré, les faire rire ou pleurer, et si jamais l'un d'eux levait la main sur vous, il serait puni de mort.

Les yeux attentifs de l'enfant témoignaient qu'il saisissait le sens général du discours. Il demeura pensif et recueilli. Ses prunelles limpides n'avaient plus cette transparence de cristal prise à vivre dans la nuit. Au jour, elles se coloraient déjà de mille reflets divers qui semblaient autant de pensées. Puis cette tension d'esprit si nouvelle le fatigua ; il referma les paupières, se recoucha doucement dans les bras de Wælia comme dans un berceau. Ses lèvres se rentr'ouvrirent sous un souffle régulier, et il se rendormit.

— Cette première épreuve suffit, dit Steven, il ne faut pas le surmener. Son intelligence n'est pas morte, pas même endormie, comme nous le redoutions, elle va s'épanouir d'elle-même à l'évocation prochaine du passé.

Wælia, tenant cette jolie tête serrée contre son cœur, ne bougeait plus. Le Iarl se rassit à ses pieds, sur la peau de renne, tandis que Jorg, Dixen et Sando reprenaient la manœuvre. La nuit, très douce, les surprit ainsi, tous attentifs, tous protégeant le sommeil de l'enfant.

La barque glissait sur des eaux plus limpides et plus soyeuses. La voile, que gonflait une bise de délivrance, s'étendait sans cesse sur le groupe comme une aile protectrice. Dans le ciel, les étoiles radieuses ouvraient de grands yeux d'or, surprises de voir passer dans le bleu de ce soir printanier, dans cette brume argentée qui flottait sur la mer, ce petit être de blancheur éblouissante. Et, très bas, le jeune Iarl de Sverto murmurait à l'oreille de Wælia :

— Ne semble-t-il pas que, déjà, la douceur du climat exerce sur l'enfant une heureuse influence ? Moi-même, ô ma princesse, je renais dans cet air plus léger, dans ces parfums perdus de fleurs et de verdure. Bientôt, dans un brouillard moins dense, sous un soleil moins blanc, de nombreux vols de mouettes nous annonceront les Snorra ; nous les verrons surgir à l'horizon pareilles à de frais bosquets bercés par les vagues chanteuses.

En même temps, Steven se penchait sur le bord de la barque et trempait sa main dans les flots transparents.

— Nous voguons dans les eaux des îles, princesse : les vagues sont tièdes !

Et, dans un élan de joie presque délirante, le jeune homme se leva, et le regard perdu au loin, comme s'il eût pu voir déjà la patrie bien aimée, il soupira les stances de la Saga d'une voix plus basse encore, mais inspirée, frémissante d'émotion :

— « Il est un fleuve dans la mer, un fleuve qui a la mer pour lit, qui pour rive a la mer. Dans la mer froide et bleue, ce fleuve coule tiède et transparent comme du cristal. De ce fleuve, fontaine de Jouvence, source d'éternel printemps, naquirent les Snorra, les Sept-Iles Vierges qui dorment sur les vagues berceuses.

« Je veux chanter les Snorra, les Sept-Iles bienheureuses et pareilles aux sept étoiles du ciel ; les Snorra où les arbres pleins de sève entrecroisent leurs branches pour ombrager les routes, où les roses s'épanouissent aux crevasses des murailles.

« Je veux chanter les Iles aux nuits de splendeur sereine, aux tombes toujours fleuries de couronnes toujours fraîches, où les hivers sont doux, où se dissipent les orages, où revivent les morts, où refleurit le cœur fané...

XVI

Et à peine l'aurore rosait-elle le ciel que les Sept-Iles apparurent enfin, comme sept nuages légers, sept banderolles vaporeuses flottant à fleur de vagues. Le cri de Sando attira Steven, qui, avec Jorg, avait veillé devant la tente où dormaient la princesse et le petit roi. Il quitta un moment son poste et vint s'accouder à la proue. Il regarda au loin, cherchant son île à lui, la plus douce, Sverto, et, quoique la barque avançât toujours rapidement, il ne pouvait encore la distinguer. A ce moment, un frôlement léger le fit se retourner, et il vit que Wœlia l'avait suivi sans bruit. Accoudée près de lui, elle venait aussi contempler les Sept-Iles, brumeuses encore et de contours indécis dans les vapeurs de l'aube. L'un près de l'autre, les yeux pleins de la vision tant souhaitée, ils ne trouvaient rien à se dire, tant ils savaient que la même joie ineffable leur remplissait le cœur. Bientôt, dans les buées matinales, Steven découvrit une multitude de petites taches claires et il les fit remarquer à la princesse :

— Ce sont des voiles, dit-il.

Et comme elle posait sa main frissonnante sur son bras, le Iarl la rassura :

— Ce ne sont pas des navires de guerre, ma douce dame, même pas des barques danoises ? Je reconnais déjà les toiles multicolores qu'aiment les pêcheurs des Iles. Je n'ose croire, et cependant j'espère, que Siwar a pu déjà répandre partout la bonne nouvelle, et que les braves gens viennent nous faire escorte et bon accueil en flottilles joyeuses.

— En êtes-vous certain, Steven ? N'est-ce pas plutôt le Judas de notre famille, ce traître Asmald, âme damnée des Danois, qui envoie la flotte de Sélia pour s'emparer de nous ?

Steven demeura silencieux, dressé à l'avant, abritant ses yeux du creux de sa main. Puis il eut une nouvelle exclamation :

— Ne redoutez plus rien, princesse : une des barques à voile blanche a devancé les autres, et je vois flotter au mât la bannerole à vos armes royales : le griffon d'or sur champ d'azur aux sept étoiles d'argent.

Un appel les interrompit. Jorg les prévenait du réveil du petit Harald, et tous deux allèrent vers la tente.

Peu de temps après, quand déjà les Iles se détachaient, sur l'infini du ciel et de la mer, en masses de verdure claire, la barque à voile blanche et à bannerole bleue, ayant fait les signaux d'usage, replia sa voile et accosta. Une douzaine d'hommes, parmi lesquels Steven reconnut Siwar et le Iarl de Nilsen, mirent pied sur le pont qui portait le petit roi. Sverto les arrêta devant la tente encore fermée et les questionna fébrilement sur les événements de Sélia.

Siwar conta comment, ayant fait diligence, il avait pu, après une heureuse traversée, débarquer à Sélia sans difficulté. La garnison étrangère, réduite à quelques hommes, était dans l'impossibilité de contrôler les entrées ou les sorties du port. Uniquement préoccupés de la révolution et des guerres qui bouleversaient leur patrie, les Danois attendaient avec impatience l'occasion de reprendre la mer et de retourner à Copenhague. Privé de sa principale force, entouré de serviteurs peu sûrs et moins nombreux chaque jour, le Régent vivait retiré au fond du palais, n'osant se promener dans les jardins, n'osant même pas se montrer aux fenêtres, car, dès qu'il paraissait, des huées et des menaces montaient de la foule. Ainsi, depuis bien des semaines, dans cette demeure qui n'était pas la sienne, investi d'une autorité vaine, ne donnant même plus un ordre dans la certitude qu'il avait de n'être plus obéi, il errait de galerie en galerie, cherchant l'ombre, tel qu'un spectre inquiet et farouche. Et s'il résidait encore là, hésitant à fuir, c'était par une suprême tolérance du peuple, par l'indécision de tous les Iarls, par l'état de crise, d'attente et de suspens où se trouvait le royaume des Sept-Iles. La venue de Siwar avait été l'éclair, le coup de foudre qui avait déchaîné l'orage menaçant. Le jeune homme avait remis, le soir même, à l'archevêque primat et aux six Iarls, chefs de districts, tous réunis secrètement à Sélia, les lettres annonçant le retour quasi miraculeux du petit roi Harald. Ensuite, à ses amis et à tous ceux qu'il avait rencontrés, le vaillant messager avait redit la bonne nouvelle. Et par lui, par les familiers de l'archevêque, par les six Iarls et leurs *herses* ou francs tenanciers, la rumeur avait gagné, s'était répandue de proche en proche, soulevant l'enthousiasme du peuple. Des bandes s'étaient formées parcourant les rues à pied et les canaux en barques, chantant, criant sur tous les tons : « Pour notre salut, Harald, fils d'Harald, revient miraculeusement du Nord froid et lointain ! Du pays des glaces et des brumes revient, pour notre salut, le petit Roi des Neiges ! » Puis la foule s'était ruée sur les portes du palais et l'avait envahi. La garde danoise et les derniers serviteurs du Régent s'étaient échappés aux premiers cris de révolte. Le régent lui-même, sans la moindre velléité de résistance, avait fui par une porte dérobée, et, à l'heure très matinale à laquelle Siwar s'était embarqué, le prince Asmald n'était pas retrouvé.

— Mais on le retrouvera, noble Iarl, acheva le jeune homme en tournant vers Steven son beau visage transformé par la joie du triomphe, et, fût-il libre encore, que pourrait contre vous ce traître impuissant ? S'il osait se mêler au peuple qui remplit les jardins du palais, et qui vous attend, délirant et fiévreux, sur les terrasses de marbre, à peine reconnu, il serait écharpé. Non seulement, à Sélia, la foule est impatiente de saluer son roi ;

mais, de toutes les îles, voiles gonflées et banneroles claquant dans la brise, les barques prennent la mer pour acclamer plus tôt l'enfant du bouclier. La plupart m'ont suivi, elles approchent, elles nous entourent : entendez leurs vivats !

— Il est vrai, dit Steven, innombrables les voiles apparaissent. Fais arborer la banneroles royale au mât de notre barque, ami, juste au-dessus de la statuette bénie de saint Olaf. Ordonne aux hommes que tu amènes, dès qu'ils auront reconnu et salué leur roi, de veiller à ce qu'aucune barque autre n'accoste et ne retarde notre arrivée.

Les ordres s'exécutèrent promptement. Quand la banneroles d'azur, avec le faucon d'or et les sept étoiles d'argent, fut hissée, quand, au-dessous de cette banneroles, les embarcations déjà proches reconnurent la statuette bénie de saint Olaf, relique des Harald, image du Saint patron des Snorra, ce fut une immense clameur de victoire et de joie.

Cependant, la modeste petite barque de Norvège, sous le ciel clément, sur la mer tiède et bleue, cinglait éperdument vers les Îles Bienheureuses...

Les rideaux de la tente s'ouvrirent enfin, et, debout près de la princesse, vêtue de blanc, paré de quelques joyaux de la cassette royale, collier et bracelets cachant les déchirures de ses vêtements de martyr, le petit roi parut souriant de tout son beau visage pâle couronné de boucles d'or. Son regard avait repris de la vie, ses joues restaient de blancheur surnaturelle, mais sa ressemblance saisissante, extraordinaire, avec le roi Harald, arracha une exclamation fervente à ceux qui le voyaient pour la première fois. Agenouillés, le Iarl de Nilsen, Siwar et les autres se pressaient pour saisir et baiser les petites mains de l'enfant, qui, sans crainte, mais dans une pudeur puérile et charmante, se serrait contre la princesse Wœlia. Levant sur elle ses yeux encore humides de larmes, il semblait lui demander ce qu'il devait penser d'une telle extravagance :

— Il faut leur laisser baiser ta main, Harald, dit la jeune fille; tu es leur petit roi, ils te doivent l'hommage.... d'ailleurs, il faut avoir maintenant confiance en tous ces hommes, tous sont de fidèles amis.

Et, docile, le petit Harald se laissait prendre et baiser la main droite; mais, un peu surpris de ces humbles attitudes si nouvelles pour lui, il tenait la robe de sa sœur de l'autre main, prêt à se réfugier contre elle. Steven, envisageant toutes les autres émotions, toutes les autres lassitudes que l'enfant aurait à supporter dans cette même journée, pria doucement Siwar et ses amis de s'écarter. Puis il mena Harald et la princesse à l'avant de la barque, pour qu'ils pussent jouir de la vue des Sept-Îles, très distinctes maintenant. Le Iarl de Nilsen et Siwar les suivirent. Quand, tenu par Wœlia, adossé à l'épaule de Steven, près de la statuette de saint Olaf, sous la banneroles d'azur étoilée d'argent, le petit roi apparut à la proue,

beau comme un petit dieu dans l'aurole de ses longs cheveux d'or, ce fut, de toutes les barques et de toutes les grèves fourmillantes de monde, un immense murmure d'enthousiasme. Alors, tandis que tous se découvraient et écoutaient, recueillis, dans un silence gagnant de barque en barque et s'étendant au ciel et sur la mer comme si passaient le souffle et la parole de Dieu, Siwar, de sa voix grave et profonde, entonna la Plainte des Sept-Îles :

« — Depuis la nuit de sang où les cygnes royaux prirent leur vol d'épouvante, le peuple des Sept-Îles, aussi libre jadis que le vent des montagnes, se cachait pour pleurer, car il n'avait même plus la liberté des larmes.

« Depuis la nuit de sang, les hommes aux deux visages, qu'apporta la vague du malheur, eurent nos barques, nos coursiers, nos chiens et nos faucons. Nos filles furent leurs servantes et nos fils leurs valets. Sous les tertres funèbres, leurs pas de profanation oppressèrent nos morts.

« Combien elle était triste, ma demeure habitée par l'homme que je détestais ! L'étranger reposait sur ma couche et moi je sommeillais sur la pierre froide du seuil. Ma femme était la Faim, ma sœur s'appelait la Honte et mon frère l'Exil. J'avais pour hôtes l'Insomnie, la Misère et la Soif.

« Depuis la nuit de sang, posés au-dessus de l'âtre, sur des ramures de cerf, les glaives, englués par des promesses menteuses, dormaient dans leurs fourreaux et se rouillaient lentement. Les Scaldes, devenus muets, avaient brisé les cordes des harpes d'or. Le coq de guerre se taisait. Les corbeaux croassaient; les loups hurlaient de joie.

« Depuis la nuit de sang, Sélia, la ville blanche, pleurait comme une veuve privée de ses enfants.

« Mais le jour luit, enfin, où nous voyons flotter l'étendard du vrai roi sur tes murs consolés, ô Sélia, cité blanche !

« Et toi, lumière du Nord. Mort qui seras vengé, ô bon roi, dont la barbe rouge flottait sur ta ceinture de fer, tu nous rends aujourd'hui l'enfant du bouclier ! Il paraîtra bientôt, vêtu de la tunique blanche lavée à la source bénie et séchée à l'ombre fortifiante du chêne consacré ? Il paraîtra bientôt, diadème au front, ayant au cou le collier d'émeraude aux sept perles, et prendra place enfin sur le trône que soutiennent les Sept-Îles, vierges d'argent.

« Il vient, le petit roi, il vient vers nous ainsi que l'élan superbe parmi les lièvres tremblants ! Il amène le silence des corbeaux et des loups. Et la harpe aux cordes d'or vibre avec la voix des Scaldes, et le coq de guerre chante, et nos souffles rugissent dans les cornes d'airain : Réjouissez-vous, le sauveur est de retour ! »

CHARLES FOLEY

(La suite au prochain numéro.)



MIRAGE D'OR

SUITE



JACQUELINE quitta ses sœurs sur ces mots énigmatiques. Lorsqu'elle ouvrit la porte du cabinet de travail, elle aperçut sa mère assise sur le canapé et, sur une chaise tout proche, son père qui lui parlait à mi-voix, avec animation.

Il se leva et vint vivement au-devant de sa fille; il était très rouge et en proie à une surexcitation qu'il ne contenait qu'avec peine.

— Te voilà enfin ! mon enfant... Nous t'attendions impatiemment, ta mère et moi... Un bonheur inespéré nous arrive... Le ciel intervient enfin pour rendre justice à ton malheureux père qui n'a jamais désiré les biens de ce monde que pour ses enfants... C'est la récompense de ta mère si dévouée... Assieds-toi et écoute-nous avec calme.

Jacqueline, qui ne semblait point avoir besoin de cette dernière recommandation, s'assit sur le canapé à côté de sa mère, jeta un bras autour d'elle et l'embrassa longuement.

— Nous voulons ton bonheur avant tout, mon enfant, balbutia M^{me} Genest; il ne faut pas que tu nous répondes sans avoir réfléchi.

— Soyons calme ! répéta M. Genest qui, malgré cette interjection, ne paraissait pas tenir en place sur le siège qu'il avait repris en face des deux femmes. Voici la communication grave que nous avons à te faire... : Le comte de Lègle demande ta main !...

Il prononça ces derniers mots d'une voix emphatique et se souleva en même temps sur sa chaise, les bras en avant, ouverts pour recevoir et soutenir sa fille défaillante.

Mais Jacqueline ne défaillait pas. Elle embrassa encore sa mère et lui demanda tout bas :

— Est-ce que tu n'es pas heureuse, maman ?

M^{me} Genest, le visage inondé de larmes qu'elle n'aurait su interpréter elle-même, dans l'incertitude de son pauvre cœur, étreignit sa fille et ne put que répéter :

— Mon enfant ! mon enfant !

— Soyons calme ! prononça de nouveau Bernardin Genest d'une voix presque terrible. Il faut que tu nous donnes ta réponse dans toute ta liberté d'esprit... Ton trouble est bien naturel; c'est celui de toute jeune fille devant une première proposition de ce genre, mais nous, tes parents, nous avons le devoir de te conseiller...

Il se carra dans sa chaise et, au moment où sa fille ouvrait la bouche, reprit du même ton pompeux qui contrastait d'une façon comique avec l'incohérence de son discours :

— Je ne te dirai pas dans quels termes flatteurs pour moi le comte de Lègle a formulé sa demande, ni avec quelle délicatesse de galant homme il m'a fait sentir qu'il saurait se montrer à mon égard non seulement gendre affectueux, mais ami dévoué dans toute l'acception du mot... Il m'en a fourni la preuve aujourd'hui même... et, sans son intervention, Dieu sait quel parti j'aurais été obligé de prendre ! L'avenir que je tiens enfin, je le sens, lui prouvera, du reste, qu'il n'a obligé ni un ingrat ni un imbécile... Non, je ne te dirai rien de tout cela, je te dirai simplement : M. de Lègle a toutes les qualités qu'une jeune fille peut désirer chez son époux, et, de plus, une immense fortune; c'est pour toi un parti inespéré... tu peux t'en rapporter à ton père. J'ai sur sa personnalité toutes les garanties désirables (à part ce que j'en savais déjà) par M^{me} d'Oliouze, à qui il s'était confié, qui s'est liée avec lui aux eaux, il y a deux ans, et le connaît parfaitement. Elle porte un vif intérêt à ce projet et, aujourd'hui même, est venue appuyer la demande du comte. J'ai été extrêmement contrarié que tu ne fusses pas là pour l'entendre, et je te dirai à ce propos que je ne veux plus de ces sorties sans escorte que j'ai tolérées de temps à autre pour Denise et pour toi : cela pourrait déplaire au comte de Lègle... M^{me} d'Oliouze semblait craindre que la différence d'âge assez marquée entre M. de Lègle et toi ne t'effrayât; mais, bien que je me méfie de la légèreté de ta tête, j'espère que tu seras assez raisonnable pour ne pas t'arrêter à de pareilles billevesées;... le bonheur en ménage ne dépend point de ces détails futiles, tu peux t'en rapporter à ton père... et, dans ce cas, je considérerais de mon devoir de peser sur ta décision. Du reste, réponds-nous en toute liberté d'esprit... Et c'est pourquoi je répète : du calme ! du calme !...

— Je suis très calme, je t'assure, père, et j'ai toute ma liberté d'esprit. Ma réponse est prête : j'accepte le comte de Lègle.

Sur cette phrase très ferme que Jacqueline parvint enfin à formuler, Bernardin se leva et embrassa sa fille avec effusion :

— N'est-ce pas répondre trop vite ? hasarda timidement M^{me} Genest.

Son mari l'interrompit prestement :

— Et pourquoi veux-tu qu'elle lambine ? Est-ce qu'une pareille proposition peut se refuser ? C'est un parti inespéré, je le répète, un coup du ciel en notre faveur... On avait toujours dit que je n'étais pas fait pour la carrière militaire, mais voici un résultat de cette carrière, dont on peut, je crois, me féliciter !

Quand Suzanne et Denise virent reparaitre leur sœur, après un intervalle qui leur avait semblé fort long, le même cri impatient jaillit de leurs bouches :

— Eh bien ! bonne ou mauvaise nouvelle ?

Jacqueline, qui était entrée, le front penché, comme plongée dans de profondes réflexions, leva la tête lentement.

— C'est une mauvaise nouvelle, s'écria Denise, je le vois à ta figure.

Mais Jacqueline sembla se réveiller soudain de sa grave méditation, et partit d'un grand éclat de rire.

— C'est une bonne nouvelle ! exclama Suzanne à son tour.

— Dis vite, Jacqueline, supplia Denise.

Au lieu de lui répondre, Jacqueline, prenant sa sœur par la taille, la força à faire un tour de valse au milieu de la chambre.

— Mais tu es folle ! tu es folle ! protestait Denise en se débattant.

Jacqueline consentit enfin à s'arrêter.

— Il y a eu assez de larmes versées aujourd'hui, déclara-t-elle, il était bien juste que nous dansions un peu pour finir... Après le gros orage de ce matin, le soleil reparait, tout se dore !... Nous devons cela à la carrière militaire de papa, et j'épouse dans quelques semaines le comte de Lègle... Ne me regardez pas avec des yeux si ronds ! Toute la famille se pâmail devant lui avec tant d'enthousiasme que je ne pouvais rien faire de mieux que de vous l'offrir pour gendre et beau-frère... Tu vois, Denise, qu'on mâte quelquefois le sort, et toi, Suzanne, que tu n'avais pas tort de rêver aux fresques de Fra Angelico, car, tu les verras ! tu les verras ! Ce voyage-là, c'est moi qui te le ferai faire !

Pendant ce temps, le comte de Lègle, rentré à Lamballe, écrivait dans la superbe bibliothèque visitée peu de jours avant par Jacqueline. Sa plume courait sur le papier, et il avait aux lèvres le même sourire de satisfaction et de triomphe que la réponse de la jeune fille à sa déclaration

y avait fait éclore quelques heures plus tôt. Il prit une seconde feuille, et continua :

« Tu vois, mon cher Étienne, que tu n'avais pas tort (tout en ne croyant pas si bien dire) quand tu m'écrivais, cherchant à m'arracher à ma crise de mysanthropie, que la solitude était perfide aux célibataires. Je suis épris, et pris, comme si j'avais vingt ans ! Ce regain de jeunesse, à quarante... bien passés, n'est pas sans agrément, puisque j'ai su plaire également. Te dire que mes beaux yeux ont fait toute la besogne, sans que mon château, ma fortune et l'attrait de la couronne de comtesse aient pesé le moins du monde dans la balance, non, je n'aurai pas cette outrecuidance. Mais qu'im-
porte :

Elle est charmante ! elle est charmante ! elle est charmante !

« comme dit l'autre... J'en suis à te citer des vers connus, cela te peint mon état d'âme !... C'est la simplicité et la candeur de la sainte province, mais avec un certain montant qu'elle est bien loin de se soupçonner, et qui me permettra de faire de cette fleur des champs une reine des parterres parisiens. J'aurai tout à lui apprendre, par exemple, depuis la façon de s'habiller jusqu'à celle de masser ses cheveux d'or, qui feront bien des jalouses (et des jaloux !), et qu'elle tord actuellement sans plus d'appât qu'une naïade sortant du bain. Mais la perspective de cette éducation ne me rebute point. Tu t'en doutes, et je t'entends d'ici me souffler que j'ai fait des dressages plus difficiles ! Trêve de mauvaises plaisanteries !... Je désire que cette nouvelle surprenante tombe le plus tôt possible, par tes soins empressés, dans l'oreille que tu devines. Choisis un jour où sa cour sera au grand complet, et lance la bombe !...

« ... Je ne m'étais pas proposé cette vengeance, mais elle s'est présentée et, en la saisissant, je me sens l'âme doublement en fête... Si ma fugue maladroite lui a donné à croire qu'elle avait fait un inconsolable, ceci la détrompera, et j'en suis fort aise. Appuie sur les détails : la beauté de la jeune fille, pas de fortune, famille de bonne bourgeoisie, et c'est tout. Si je fais une telle folie, que n'aurait-on pu obtenir de moi ! Je savoure d'avance les méditations amères qui suivront cette révélation... Elle apprendra ainsi qu'on ne se joue pas impunément de moi... Je te serai très obligé, cher ami, de passer rue de la Paix... »

Suivaient une liste de commissions pour les bijoutiers en renom. En traçant ces dernières lignes, M. de Lègle reprit son beau sang-froid, quelque peu troublé pendant qu'il écrivait les précédentes, car un pli de colère avait barré son front,

et une flamme de rancune s'était allumée un instant au fond de ses prunelles claires.

La nouvelle eut bientôt fait le tour de la ville ainsi qu'une trainée de poudre, et les commentaires les plus variés se croisèrent dans toutes les bouches. Chacun interprétait l'événement à sa façon. Les bonnes âmes se réjouissaient de l'heureuse chance advenue à l'intéressante famille Genêt; mais, en général, la jalousie se mettait de la partie. Pères, mères et filles critiquaient à qui mieux mieux ce singulier mariage, si disparate sous tous les rapports : âge, fortune, famille : « Que sait-on, en résumé, sur le comte de Lègle ? » « Rien, moins que rien, ma chère ? » — On m'a dit qu'il faisait courir ! — « Il mène certainement la vie à grandes guides, et nul ne sait ja- » mais où cela vous conduit ! — « Ah ! quelle loterie que le mariage !... »

— Loterie si l'on veut ! Ce qu'il y a de certain, c'est que M^{lle} Genêt d'or tire un gros lot ! Et j'y suis bien pour quelque chose ! répondait M^{me} d'Oliouze.

Cette dernière exultait, et s'en allait racontant, à qui voulait l'entendre, qu'elle avait tout fait, tout préparé, chauffé à blanc l'emballlement de M. de Lègle pour les cheveux de fée et les jolis yeux de Jacqueline, enfin, tenu entre ses mains toutes les ficelles de l'action.

Dans la petite maison enguirlandée de roses où l'avenir, pendant les derniers mois, s'était montré si sombre et si menaçant, les choses avaient bien changé.

Après un premier moment de stupeur, comme si on ne pouvait se décider à croire à cet événement incroyable, on avait passé à de véritables transports.

Denise rayonnait : Jacqueline comtesse, riche, enviable, puis, son père calmé, sa mère tranquille et heureuse, c'en était trop, le ciel les comblait ! Et son cœur pur et dévoué n'était troublé dans sa joie par aucun retour égoïste sur elle-même, l'aînée pourtant, dont le sort demeurerait incertain, tandis qu'on lui préférerait sa cadette. Son futur beau-frère l'intimidait un peu, mais elle le trouvait parfait de tout point, et se fondait en actions de grâces de tous les instants.

Suzanne reprenait doucement, sous ces heureux auspices, ses songes dans le bleu, troublés par les événements précédents ; et celui qui leur rendait une paix si désirable devenait pour elle un être quasi céleste. M. de Lègle, frappé de l'originalité de cette figure de jeune fille, attirante pour lui, en Parisien dilettante qu'il était, par son étrangeté même, aimait à causer avec elle ; il critiquait ou louait ses compositions, et lui décrivait l'Italie et les primitifs, qu'il savait être l'objet de ses rêves, en s'amusant de son enthousiasme naïf.

De son côté, Genêt regardait Jacqueline avec une sorte de respect entièrement nouveau. Il se

découvrait une sœur tout autre que celle qu'il avait cru connaître jusque-là, et le ton sur lequel il observait maintenant à toute occasion : « — Tu n'es pas quelconque, toi, Jacqueline ! » en disait long sur le revirement de ses opinions.

Les deux petits ne comprenaient qu'une chose : c'est que tout le monde respirait plus à l'aise, que les terribles nuages, tant redoutés, n'obscurcissaient plus le front du père, que le mariage de Jacqueline serait une belle fête, et, cela leur suffisant, ils se livraient à de vibrants éclats de gaieté.

Gustave, seul, demeurerait impassible, et contemplant ce changement à vue, avec sa gravité habituelle.

Jacqueline surveillait cette attitude à la dérobée, et en éprouvait quelque malaise, car elle semblait avoir à cœur de sentir tous les siens partager la même joie et le même soulagement.

— Eh bien ! Gustave, lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint, un jour où elle se trouva seule avec lui, tu es bien tranquille, j'espère, maintenant, et content comme les autres, quoique tu n'en laisses rien voir ?

— Je suis très content, répliqua-t-il froidement ; toi, au moins, ton avenir est assuré, et il est certain que, pour vous autres filles, la débâcle est un pire mal encore que pour nous...

— Mais, Gustave, balbutia Jacqueline, que parles-tu de débâcle ? Votre avenir aussi, à tous, se trouve assuré par le fait. Je sais que M. de Lègle s'occupe déjà de procurer à... papa une place qui... Pourquoi hoches-tu la tête ?

— Mon Dieu ! je trouve ceci parfait, mais je t'avouerai que, malgré tout, je compte ne rien changer aux décisions que j'ai prises.

— Voyons, Gustave, tu ne veux pas dire que tu persistes dans ton absurde projet d'abandonner tes études...

— Pour apprendre le commerce ? J'y persiste, et tu feras peut-être bien, même, d'en prévenir M. de Lègle. Je l'ai dit : je *veux* devenir riche, mais je ne *veux* le devoir qu'à moi seul... Vivre aux crochets de qui que ce soit, cela, je ne le souffrirai pas !...

— Mais qui te parle de vivre aux crochets...

— Allons, Jacqueline ! tu sais bien, au fond, tu sais bien pourquoi tu épouses M. de Lègle, n'est-ce pas ?

Devant la confusion subite qui fit rougir le front blanc de sa sœur jusqu'à la racine des cheveux, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes, un attendrissement s'éveilla chez Gustave dont la rudesse extérieure cachait un cœur très tendre. Il saisit Jacqueline par les épaules, et l'embrassa avec une affectueuse brusquerie :

— Je n'ai pas voulu te faire de peine en disant cela... Tu es une bonne fille, je te comprends, c'est une fameuse perche que tu tends à toute la famille... Mais je me comprends aussi, et je ne change rien à mes projets.

Cependant, on hâtait les préparatifs, M. de Lègle ayant exprimé le désir que le mariage se fit le plus tôt possible. Sous prétexte d'activer les choses, il entraînait dans tous les détails, indiquant les maisons de Paris où l'on devait s'adresser pour le trousseau, pour les toilettes. Il levait toutes les difficultés :

— On fait venir des essayeuses, c'est très facile.

Et d'un geste ou d'un sourire toujours courtois, mais qui ne souffrait pas de réplique, il coupait court aux objections timides de M^{me} Genest, et donnait à entendre que la question d'argent ne concernait que lui.

Jacqueline ayant déclaré un jour, avec un peu de vivacité, qu'elle n'aimait que les toilettes simples, il eut une façon charmante, mais péremptoire, de lui répondre sur un ton significatif :

— Il faudra vous habituer à changer de goût, alors ; car, pour vous, moi, je n'aimerai pas du tout les toilettes simples, qui pouvaient convenir à M^{lle} Genêt d'or, mais ne conviendraient plus à la comtesse de Lègle !

En effet, les écrins, les bijoux, les dentelles arrivaient tous les jours avec une abondance qui ne pouvait que faire admirer la générosité du fiancé, tandis que de gros bouquets de fleurs rares, dont toute la famille essayait en vain de deviner les noms, saluaient Jacqueline chaque matin.

Aussi Bernardin Genest circulait maintenant, dans Villebon, du pas assuré d'un homme qui se sent envié et n'a jamais connu ce ver rongeur : un créancier. Il marchait la poitrine bombée, l'œil brillant, la tête haute, et jetait à l'institut Fromental, chaque fois qu'il passait devant sa porte, des regards mêlés de triomphe et de rancune.

Jacqueline, au milieu de tout ceci, s'agitait beaucoup, parlait beaucoup, riait beaucoup, puis, quand elle était seule, avait des moments de subite et complète absorption dont elle s'arrachait avec peine et de vive force, comme d'un mauvais sommeil. Avec M. de Lègle, elle se montrait vive, gaie, railleuse, un peu capricieuse, et le comte semblait de plus en plus sous le charme.

Les fiançailles remontaient à une dizaine de jours, lorsque, un matin, Gustave attira mystérieusement Jacqueline dans la salle à manger, solitaire à cette heure. Il semblait embarrassé et, contre son habitude, commença par balbutier des phrases entortillées où la clarté faisait totalement défaut, puis, brusquement :

— Jacqueline, Dalistro est revenu depuis hier au soir.

Elle eut un petit tressaillement de surprise, trahissant une sorte d'inquiétude.

— Ah ! il est revenu ? dit-elle avec un peu de gêne. Je croyais qu'il serait retenu plus longtemps à Paris... C'est fini alors, cette agrégation ?... Est-ce qu'il est reçu ?

— Il ne peut le savoir encore... Du reste, ce n'est pas fini... Il est revenu entre deux séances

pour... pour... parce qu'il a su ce qui se passait ici... Papa lui a écrit.

— Naturellement, fit Jacqueline. Mais je ne comprends pas où tu veux en venir.

— C'est qu'il aurait voulu... il m'a chargé de te demander... de te dire que... Ecoute ! moi je n'entends rien à choses-là... il est ici, dans la vérandah, va lui parler.

Et Gustave, d'un mouvement rapide, avec la hâte dont on se débarrasse d'un fardeau encombrant, jeta ouverte la porte vitrée.

Jacqueline aperçut Gérard Dalistro. Il se tenait debout, immobile, au milieu du désordre des pots de fleurs ébréchés et des outils de jardinage dispersés à terre. Son teint mat semblait plus pâle encore que d'habitude ; il était nu-tête et tournait son chapeau entre ses mains d'un geste fébrile, regardant la jeune fille avec des yeux si angoissés qu'elle se sentit elle-même rougir, puis pâlir, avec un brusque serrement de cœur.

Elle aurait voulu parler, mais les paroles lui manquèrent et elle s'avança simplement en tendant la main au jeune professeur.

Gérard ne la prit pas.

— Mademoiselle Jacqueline, est-ce vrai ce que m'a écrit votre père ? Est-ce une chose tout à fait décidée ?

— Oui, monsieur Dalistro, tout à fait décidée, répondit Jacqueline sans hésiter, malgré l'obscurité de cette question.

La figure du jeune homme s'altéra davantage.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il, et vous me dites cela avec cette froideur, cette dureté !...

Il se cacha la figure d'une main en s'appuyant à une vieille caisse de laurier dont l'arbuste mort dressait tristement, auprès de lui, ses branches desséchées.

Jacqueline se retourna pour jeter un regard de détresse vers Gustave. Mais celui-ci s'était réfugié à l'autre extrémité de la salle à manger et, tournant le dos, tapotait les vitres de la fenêtre.

Constatant que son frère lui refusait son concours, Jacqueline eut envie de se sauver ; pourtant, à la vue de l'émotion croissante de Gérard, la pitié l'emporta. Elle se rapprocha de lui et posa sa main sur la sienne :

— Je vous en prie, je vous en prie ! supplia-t-elle. Monsieur Gérard... je ne savais pas... je n'aurais jamais cru que cela vous ferait tant de peine.

Il repoussa sa main presque brutalement.

— Tant de peine !... Vous brisez ma vie et vous me parlez de ma peine !... Oh ! ne le niez pas ! vous aviez bien deviné... vous saviez combien je vous aimais et ce que je désirais, et pourquoi je travaillais le jour, la nuit, sans relâche !... Vous saviez bien que ce n'était pas par ambition, mais parce que je ne pouvais vous offrir ma pauvreté en partage, et que je voulais, avant de vous dire ce qui me montait aux lèvres à toute heure, at-

teindre une situation qui me permit de vous assurer suffisamment de bien-être. Encore un an ou deux d'efforts, je touchais au but ! Et maintenant je n'ai plus que l'abîme devant moi... l'abîme d'une horrible solitude pour tout le reste de mon existence, car ce rêve-là, rien ne le remplacera !...

Il s'interrompit et un silence très lourd pesa un instant dans la pièce où tous trois demeuraient immobiles et muets. Gérard reprit avec l'énergie du désespoir :

— Mais ce n'est pas possible ! non, ce n'est pas possible que tout soit fini, fini, irrémédiable ! Vous ne l'aimez pas, cet homme, et il n'est pas digne de vous, malgré toute sa richesse ! Un viveur ! un être qui a traîné, usé sa vie inutile...

— Monsieur Dalistro, prononça Jacqueline avec beaucoup de dignité, comment vous permettez-vous de parler ainsi, devant moi, de M. de Lègle, mon fiancé ?

— Votre fiancé ! — Il cria plutôt qu'il ne prononça ce mot, puis, s'humiliant : — Je vous demande pardon, j'ai tort, c'est indigne de ma part, car enfin, vous avez raison, je n'ai plus le droit... Et cependant, vous ne l'aimez pas ce fiancé, je ne puis en douter, vous ne l'aimez pas !... Tenez ! peu de gens comprendraient, mais si vous l'aimiez, je crois presque que je souffrirais moins... Oui, ce serait moins atroce ! une autre torture, mais moins ignoble !... Si vous pouviez au moins me dire que vous l'aimez, mais vous ne le pouvez pas ! Dites-le-moi donc si vous le pouvez !

Il lui jetait ce défi avec colère, et Jacqueline, dont le cœur et les tempes battaient à se rompre, répondit sur le même ton de colère douloureuse :

— Vous n'avez pas le droit de me poser de pareilles questions ! Tout ce que je vous répondrai, c'est que M. de Lègle m'aime, lui ! sinon il ne m'aurait pas demandée...

— Lui ! répéta Gérard avec mépris. Oui, il vous aime, je l'admets : on ne peut pas vous regarder sans vous aimer... Mais de quelle façon vous aime-t-il ? De ce qui lui reste d'amour, après ses quarante ans de vie de plaisir !... Ah ! vous ne pouvez comprendre, heureusement pour vous ! Non ! malheureusement, plutôt... Oh ! écoutez, je vous en conjure ; il en est temps encore puisque vous n'êtes que sa fiancée, comme vous le dites... Vous ne savez pas où vous allez, vous ignorez trop la vie. Vous parlez de son amour ? Si vous saviez quelle grande pitié que cet amour-là, à côté de tout ce que je vous aurais donné, de tout ce que j'ai pour vous dans le cœur, de respect, d'adoration, de dévouement passionné, moi qui n'ai jamais aimé que vous !...

— Gustave ! je t'en prie ! implora Jacqueline, dis-lui, fais-lui comprendre que je ne peux pas écouter des choses pareilles !...

Gustave ne répondit pas plus que s'il eût été changé en pierre ; il ne tourna même pas la tête vers elle.

— Alors, je m'en vais, dit Jacqueline d'un ton décidé. Vous me trouverez dure, je le sais. Mais je suis restée déjà trop longtemps, cela ne doit pas être.

Elle se dirigea rapidement vers la porte de la salle à manger, l'ouvrit et allait sortir lorsque, involontairement, elle jeta un dernier regard en arrière du côté du jeune professeur qui n'avait pas fait un mouvement ni prononcé une parole pour la retenir.

Gérard s'était laissé tomber sur une chaise, auprès d'un vieux guéridon boiteux, et, la tête dans ses bras, écroulé sur la table, il pleurait comme un enfant.

Sans réfléchir, d'un mouvement impulsif, Jacqueline repoussa la porte et revint vers le jeune homme.

Penchée sur lui, la main sur son épaule :

— Je ne peux pas vous voir ainsi ! murmura-t-elle d'une voix qui tremblait, malgré ses efforts pour la raffermir. Je vous jure que je ne croyais pas vous faire tant de mal, je vous le jure ! Pardonnez-moi, et, je vous en supplie, soyez courageux... Voyez, tout cela n'était qu'un rêve, vous l'avez dit, et ce ne pouvait pas être autre chose... Les femmes vieillissent plus vite que les hommes, je crois ; je suis plus jeune que vous, mais je pense que je comprends mieux combien c'eût été imprudent pour nous deux de nous marier ensemble... Le fardeau eût été trop lourd pour vous et, peut-être, par la suite, vous m'en auriez voulu d'avoir consenti à peser ainsi sur toute votre existence

Il fit un geste de protestation et un mouvement pour se retourner vers elle, mais la petite main de Jacqueline appuya avec plus de fermeté encore sur son épaule, et elle continua :

— Oui, je sais, maintenant cette idée vous indigne. Mais la vie est si dure, si difficile ! Et quand la charge devient au-dessus de nos forces, comment s'empêcher d'être écrasé sous le poids ?... Il y a tant de jeunes filles par le monde, plus charmantes et meilleures que moi, et moins pauvres, qui pourront vous aider à faire votre chemin dans la vie, au lieu de vous le rendre plus pénible... Vous en trouverez une, plus tard, qui vous rendra heureux, Gérard, j'en suis sûre... et vous l'aimerez, et le chagrin d'aujourd'hui vous semblera bien loin, bien inutile !...

— Ah ! que vous êtes cruelle ! gémit Gérard.

La pauvre Jacqueline tordit nerveusement ses mains :

— Je voudrais ne pas l'être, mais ce n'est pas ma faute ! Il y a des moments où l'on doit être cruel et regarder les choses en face. Quand vous serez plus calme, je suis sûre que vous reconnaîtrez que j'avais raison... Il faut m'oublier, Gérard, cela, il le faut !... C'est-à-dire ne plus penser à moi de la même façon... et le temps passera, qui adoucit tout... Promettez-moi seulement de re-

tourner à Paris, de ne pas rester ici en ce moment... Ensuite, nous nous retrouverons, nous nous reverrons, c'est certain, et nous serons toujours amis. Cela, tous les événements du monde n'y changeront rien... Au revoir, mon ami Gérard.

Elle dégagea sa main qu'elle lui avait tendue en prononçant ces derniers mots et qu'il serrait dans les siennes à la briser, puis elle sortit très rapidement, cette fois sans se retourner.

A la fin de la journée, elle se retrouva seule un moment avec Gustave, et ses yeux l'interrogèrent.

— Il est reparti, répondit le jeune garçon du ton particulièrement bourru qu'il prenait quand il se sentait ému.

— Et... balbutia Jacqueline, est-ce qu'il était plus calme ? L'as-tu raisonné ?

— Oh ! tu sais, tout ce que je lui disais, c'était comme si j'avais discoursu en chinois. Mais je lui ai répété à satiété ton raisonnement que j'avais trouvé très juste. Après tout, il y en a bien d'autres qui te valent ; un homme ne brise pas sa vie pour une femme qui ne veut pas de lui, il attend un peu et s'adresse ailleurs.

— Et tu l'as convaincu ? demanda Jacqueline, riant avec effort, tandis que de grosses larmes perlaient au coin de ses yeux.

— Non, il n'a pas cessé de répéter qu'il n'y aurait jamais pour lui d'autre femme au monde que toi... Mais, tu sais, il le dit aujourd'hui et, demain, cela peut changer.

— C'est évident, répondit la jeune fille en détournant la tête.

Et le brave Gustave s'en alla, persuadé qu'il avait beaucoup réconforté sa sœur.

La date fixée pour le mariage approchait et l'animation ou l'agitation des différents membres de la famille croissait en proportion. M^{me} Genest, maintenant que l'on touchait à l'heure décisive, sentait grandir en elle et l'oppresser certaines inquiétudes qu'elle avait éprouvées vaguement dès le début. Cette préoccupation devint si forte qu'un soir, n'y pouvant tenir, elle trouva le courage d'aborder le sujet avec son mari.

Justement, celui-ci, toujours très loquace, disposition que son extrême contentement développait encore, lui exposait, pour la millième fois, les innombrables raisons qu'ils avaient de se féliciter du brillant avenir réservé à Jacqueline.

— Mon ami, commença Lucie de son timbre voilé qui paraissait toujours s'excuser de se faire entendre, il est incontestable qu'il y a de bien beaux côtés à ce mariage... pourtant, je ne puis m'empêcher d'avoir, par instant, quelques scrupules... N'avons-nous pas agi avec trop de hâte, sans peser assez les chances de bonheur pour notre fille ?...

— Les chances de bonheur de ta fille ! se récria Bernardin, mais veux-tu me dire où tu pourrais en trouver de plus belles ?

— Je veux parler de... des chances morales...

du caractère de M. de Lègle par exemple... Nous aurions peut-être dû nous renseigner davantage.

— Mais, sapristi ! nous le voyons assez, depuis bientôt trois semaines. Il est charmant, son caractère. Si tu trouves à t'en plaindre, tu es difficile par ma foi ! Je t'accorde qu'il a l'air un peu autoritaire, mais c'est le rôle de l'homme, puisqu'il doit commander, et, avec Jacqueline qui a si peu de tête, ce ne sera pas un mal.

— Je ne dis pas le contraire, reprit M^{me} Genest, s'obstinant avec tout ce qu'une inertie invétérée peut déployer de force. Je reconnais que pour les convenances, la fortune, nous ne saurions demander mieux, mais aussi un mariage purement de convenance et d'argent n'offre pas toujours les garanties de bonheur désirables.

— Mais pourquoi veux-tu en faire un mariage purement de convenance et d'argent ? Si le comte de Lègle, avec sa grande fortune, épouse ta fille sans dot, c'est qu'il l'aime, pardieu ! Et cela se voit assez, il la regarde avec des yeux qui parlent clairement !

— Justement ! continua Lucie, faisant un grand effort pour continuer la discussion, car elle voyait que son mari commençait à s'échauffer. Justement, c'est la façon dont il la regarde, dont il semble regarder toutes choses, qui me tourmente... Nous ne savons rien de ce qu'il pense, de ce qu'il est au fond, nous ignorons la vie qu'il a menée jusqu'ici. Ne s'offre-t-il pas notre fille comme un objet de luxe ? Le sentiment qu'il éprouve pour elle, serait-il le sentiment durable et délicat qui fait le bonheur d'une femme ?...

— Écoute, ma chère amie, interrompit Bernardin Genest avec une grande impatience, tu discutes sur des pointes d'aiguilles, et il m'est impossible de te suivre. C'est, du reste, dans ta nature de te tourmenter et de te ronger sans motif, pour le seul plaisir de cette occupation. Les hésitations indéfinies ne sont pas mon fait. J'ai, pour ma part, la conscience bien tranquille à l'égard de ma fille, que j'établis comme peu de pères plus fortunés que moi ont la chance et l'adresse de le faire. M. de Lègle a quelques folies dans son passé, je ne le nie pas, mais, se marier à son âge, c'est se ranger. Tes scrupules me semblent aussi ridicules qu'exagérés, et discuter davantage sur ce point me paraît inutile et fatigant.

M^{me} Genest se tut, sachant par expérience qu'il eût été superflu d'insister. Pourtant elle continua à s'interroger, et son œil maternel suivait sans cesse sa fille avec perplexité. Certaines attitudes méditatives et un peu mélancoliques de Jacqueline, quand elle ne se croyait pas observée, ne lui échappèrent pas.

Un matin que la jeune fille se trouvait seule dans sa chambre, sa mère vint l'y rejoindre.

Jacqueline, en peignoir, assise par terre, devant la cheminée, était en train d'y brûler toutes sortes d'objets variés.

— Tu te demandes ce que je fais ? répondit-elle au regard étonné de Mme Genest. Ce sont mes reliques de jeune fille que je détruis... un espèce d'enterrement, ou plutôt de crémation. Assieds-toi, c'est presque fini.

Et, du bout des pincettes, elle remua les débris fumants :

— Vois-tu, maman, voilà les trophées de mon premier bal, des objets de cotillon qui devenaient de vrais nids à poussière, mais me rappelaient des tas de souvenirs ! Et puis des lettres de mes amies et un cahier tout rempli de pensées poétiques dont quelques-unes étaient de moi, car, personne ne s'en est douté dans la famille, mais j'avais des pensées poétiques !

— Et pourquoi brûles-tu toutes ces choses, demanda sa mère.

— Cela m'aurait fait de la peine de les laisser derrière moi, fit Jacqueline d'un air pensif, et j'ai idée que, si j'avais emporté mes pensées poétiques et mes lettres, M. de Lègle, qui est très ironique, s'en serait moqué... Voilà qui est fini : un peu de fumée, un peu de cendres, tout ce qui restera bientôt de ma vieille vie !

— Ta vieille vie ! répéta Mme Genest en souriant malgré elle, et elle attira sur ses genoux la tête blonde de sa fille, dont le charme de jeunesse si pénétrant la toucha soudain d'une intime émotion qui lui fit monter des larmes aux yeux. — N'es-tu pas heureuse du changement... de la perspective de ta nouvelle vie ? questionna-t-elle avec une inquiétude dans la voix.

— Si, maman, si, très heureuse, répondit Jacqueline, rêveuse, prenant une des mains de sa mère pour s'en caresser le front et le visage. Naturellement, je suis très heureuse, reprit-elle soudain avec vivacité. Quelle question tu me fais-là ? Toutes les demoiselles à marier de Villebon, jeunes et vieilles, ont la jaunisse à cause de moi, comment ne serais-je pas heureuse ?

— Ma chère petite fille, insista Mme Genest, je voudrais parler sérieusement avec toi. Par instant, je me figure, je m'imagine... que tu as peut-être des regrets... Ta décision a été prise si hâtivement...

— Des regrets, maman ? Non, non, je n'ai pas l'ombre d'un regret. — Se relevant d'un bond, elle jeta les bras autour du cou de sa mère et l'embrassa passionnément : — Je t'en prie, mère chérie, ne parlons pas de choses sérieuses ! cela ne nous avancerait à rien du tout, me troublerait l'esprit, m'obscurcirait les idées... On ne ferait jamais rien en ce monde, si on épluchait sans cesse le pour et le contre. Mon parti est pris, je suis décidée, je ne veux pas réfléchir davantage... Et toi, maman, ne réfléchis pas, toi non plus ;

sois contente seulement, soyons tous contents, c'est si bon !...

Mme Genest la regardait, hésitante, mais Jacqueline ne lui laissa pas le temps de formuler une objection ou une nouvelle question ; elle jeta les yeux sur la pendule, et bondit de nouveau :

— Mon Dieu ! il est déjà onze heures, et l'es-sayeuse qui doit arriver de Paris avec ma robe de mariée à onze heures et quart ! Je ne serai pas habillée, je vais la faire attendre, et elle me regardera encore avec ses airs de princesse qui m'intimident tant ! Vite, vite, maman, aide-moi, je n'ai pas une minute à perdre !

Huit jours plus tard, le mariage de Jacqueline et du comte de Lègle était un fait accompli, et les mariés partis pour leur voyage de noce : les bords du Rhin, la Hollande.

Mais les échos de Villebon restèrent vibrants longtemps encore des fastes de la cérémonie, et l'on ne se lassait pas de discuter les toilettes des parentes du comte de Lègle qui y avaient assisté, les physionomies et les attitudes des divers figurants.

— M. Genest était bouffi de vanité. On devrait avoir la pudeur de cacher sa satisfaction, quand l'on ne sort que grâce à son gendre d'une aussi mauvaise passe !

— Mme Genest avait la mine affairée et effarée d'une poule qui a couvé un oiseau du paradis et le voit s'envoler.

— Et le comte de Lègle ! quel air vainqueur, cassant, suffisant, et même impertinent ! J'ai vu le moment où il allait dire au curé d'abrégé son discours !

— Jacqueline était bien jolie, mais coiffée d'une façon prétentieuse ; et puis trop pâle, elle qui est si rose d'habitude. Elle était plus émotionnée qu'elle n'aurait voulu l'avouer, je crois !

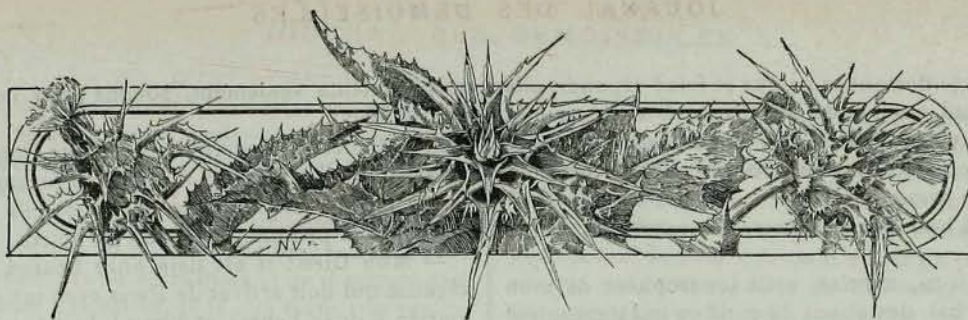
— Certes, Jacqueline n'aurait jamais pu compter sur un si beau parti ! prononçait d'un ton pincé Mlle Legagne. C'est tout à fait inespéré, n'est-ce pas, Gilberte ?

— Avez-vous rencontré quelquefois, le dimanche, répondit d'un air pensif Mlle de Boissel, un de ces braves petits poneys qui traînent, dans des charrettes trois fois plus grosses qu'eux, des familles entières : père, mère et enfants entassés ? Ils ne bronchent pas, raidissent leurs muscles, et enlèvent tout d'un coup de collier... Voilà à quoi m'a fait penser Mlle Genest d'or !

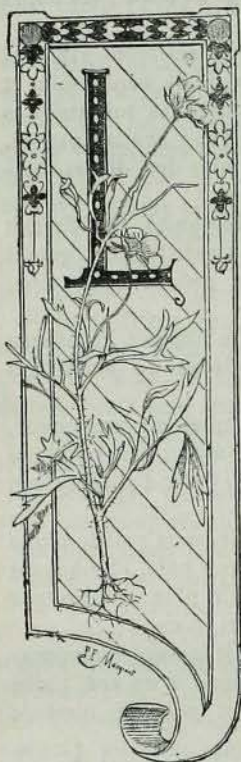
— Je ne comprends pas, fit Madeleine Legagne, les yeux arrondis d'étonnement, vous avez de si singulières comparaisons !

ANT. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



Causerie de Quinzaine



Le ciel était bleu, la lumière d'or sur la mer apaisée, l'écume des flots faisait comme une ceinture brillante aux roches blanches de la côte ligurienne, dont les cimes, au soleil levant, se coloraient de tons roses aussi doux à l'œil que la tunique de Vénus et le voile d'Hébé.

Une dière, dont les voiles inutiles pendent au long de ses vergues, glisse lentement sous l'effort de cinquante rameurs, se dirigeant vers le port du Lacydon, suivie de trois pentacontères qui lui font cortège. Elle porte le Phocéén Protis Euxinos qui, sur la foi d'un oracle d'Éphèse, vient jeter les fondements d'une colonie nouvelle sur le territoire des Ségobridges.

Des chants d'Ionie, soutenus par les joueurs de buccins, portent jusqu'à terre leur harmonie étrange, pendant que, sur le pont de la dière, l'encens brûle devant la petite statue de Diane que la belle prêtresse Aristaxès tient dans ses bras à la proue du navire.

Et du fond des bois d'oliviers qui voilent les rives de leur ombre légère, des appels de trompettes répondent aux buccins, des chants lointains font écho à ceux des voyageurs. Protis les a entendus; il se penche sur les flots pour en recueillir toute l'harmonie, tandis que les rames cessent leur cadence, et l'équipage ses hymnes aux dieux.

Voici que de derrière le rideau mobile des oliviers gris et des pâles tamarins un cortège s'avance vers le rivage : jeunes hommes et jeunes filles dansent un pas rythmé en balançant le cordon de fleurs qui les relie entre eux, puis ils s'arrêtent et re-

gardent, étonnés eux aussi, la flotille phocéenne, avec ses rameaux de myrthe aux cordages, ses têtes de béliers aux proues d'or et l'autel vivant qu'offre le sein de la prêtresse à l'image de son idole.

— Venez à nous, vous que le vent amène, vous à qui le soleil a souri ce matin, disent ceux de la terre, en agitant leurs guirlandes qui s'effeuillent.

— Nous voici, salut, frères désirés que nous cherchons depuis tant de jours, répondent les voyageurs, tandis qu'ils abordent la rive. Vos chants nous ont guidés...

— Et nos fleurs vous retiendront parmi nous, disent encore les Lyguriens en les entourant de la chaîne odorante. Venez, étrangers au doux parler, venez saluer notre roi Nann, sa tente est ouverte à tous en ce jour de fête, car la belle Gyptis, sa fille, doit se choisir un époux parmi nos guerriers; ainsi le veulent nos usages et nos dieux.

Le cortège se reforme, Grecs et Gaulois se donnent la main; la prêtresse de Diane les suit avec sa divinité; et le rideau des arbres les cache bientôt au rivage.

Voici le campement de la tribu de Nann : sur un vaste plateau, les tentes des rois voisins se dressent au milieu des piques de leurs soldats; autour des foyers de pierre, où brûlent des arbres entiers, rôtissent les viandes du festin nuptial; plus loin, Nann, sur un tertre de gazon, reçoit les hommages de tous ceux qui sont accourus avec l'espoir de plaire à la belle Gyptis. Le roi barbare se lève à la vue de l'étranger, il va à lui, pose sa main vénérable sur sa tête en signe de protection et le salue du nom d'ami, puis il lui fait une place à ses côtés.

Les jeux, les chants, les combats simulés ont pris fin; Gyptis est restée invisible, mais peut-être a-t-elle vu de sa tente ceux qui l'attendent et la désirent. L'heure est venue où elle doit faire connaître celui qu'elle veut pour époux; la voici : elle s'avance lentement, une aiguère d'or d'une main, de l'autre la coupe sacrée qu'elle remplira pour l'élu de son choix. Le regard profond de ses yeux sombres se pose tour à tour sur les jeunes chefs,

Daces ou Salyens, qui se prosternent à ses pieds, et elle passe fière et insensible. Maintenant, elle est devant Protis. Le jeune Grec se trouble de la voir si belle et de ne pouvoir prétendre à sa main, car il est étranger à son peuple et n'a pas de trône à lui offrir. La jeune reine s'est arrêtée pourtant; ses yeux sont moins assurés. Tous les cœurs battent dans l'attente, celui de Gyptis bat plus fort que tous, la coupe qu'elle remplit de l'eau sacrée tremble dans sa main; puis, détournant la tête. avec un sourire confus, elle l'offre au jeune Phocéén. Alors les chants et les vivats éclatent de toutes parts, les druides offrent le gui. Aristaxès pose l'image sainte sur la terre hospitalière où va s'élever son autel. Et Nann, dont les vœux sont comblés par ce choix, partage son royaume en deux, afin d'en offrir une part à ce fils venu de l'Orient pour régner sur la mer ligurienne.

Telle est l'origine de Massilia qui, de nos jours, s'appelle encore la reine de la Méditerranée. Elle vient de fêter le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation en reproduisant l'épisode gracieux dont la tradition a gardé le souvenir fidèle. Seulement, aujourd'hui, Protis se nommait Georges, il était bachelier; le roi Nann avait nom Flaisières, mon bon! Quant à Marseille, elle a toujours sa mer bleue, son ciel d'or et sa ceinture de roches blanches et roses, aussi douce à l'œil que la tunique de Vénus ou le voile d'Hébé.

Tandis que la capitale de notre Provence évoquait ses origines païennes, à Paris, le grand prêtre chrétien, vénérable vieillard qui se courbe, sous le poids des ans, des fatigues et des souffrances, gravissait les hauteurs du Mont des Martyrs, et venait bénir la croix qui domine la basilique de Montmartre. Cette ascension du vénérable prélat a eu son côté pittoresque, car il a voulu poser lui-même le ciment qui scelle le signe auguste à la grande coupole, et, pour cela, il lui a fallu monter à découvert l'échelle vertigineuse engagée dans les échafaudages. Pour lui éviter les dangers et les fatigues de la descente, une sorte de chaise, avec deux vigoureux porteurs, lui est venue en aide. Dieu! que j'aurais eu peur à sa place! Mais, bast, il savait bien que les bons anges l'assistaient, invisibles, mais attentifs!

Et, pour achever la série des contrastes de cette chronique, parlons donc un peu, nous aussi, de cette fameuse course de taureaux de Deuil, qui a tant agité la presse, la Société protectrice des ani-

maux et la gendarmerie. Un taureau-sauteur, trouvant l'hémicycle de l'arène insuffisant à ses ébats, et n'ayant d'ailleurs aucun mauvais sentiment à l'égard des chevaux de l'équarrisseur qui défilaient devant ses cornes, a voulu montrer ses aptitudes sportives au saut d'obstacle, et, d'un bond, a franchi la barrière pour venir tomber au milieu des spectateurs et, finalement, prendre le chemin de la liberté à travers champs. Mais Pandore veillait, et, se substituant au toréador, a poursuivi le trop léger *toro*. A coups de revolver, il a fini par l'abattre, à la grande joie de ceux qui ne rêvent que révoltes, attaques, plaies et bosses, comme on dit vulgairement. Du coup, les arènes de Deuil sont fermées, à la grande joie de l'autre partie du public, qui trouve ce passe-temps sauvage et a horreur du sang versé inutilement.

Le sang versé! Ce mot glace sur nos lèvres le sourire éclos à l'évocation des hauts faits du bon gendarme, il nous reporte là-bas, dans cette Afrique australe, toute d'or et de diamants, où l'on se bat pour l'obéissance, d'un côté, pour la patrie, de l'autre. Et les morts jonchent les champs de bataille, on en trouve des centaines autour de Glencoe; puis, parmi les roches des passes secrètes, dans les champs déserts, parfois brille un fusil boërs ou la jugulaire d'une casquette anglaise, un homme est là, dormant du sommeil éternel, frappé dans une embuscade silencieuse, personne ne saura jamais son nom, et comment il est mort!

Oh! la guerre, l'affreuse guerre!! Et nous, les femmes, nous recommençons à rouler la toile des bandages, à effiler la charpie des chirurgiens, à tendre la main *pour les blessés du Transvaal*! Le monde a beau vieillir, les siècles s'entasser, c'est toujours la même chose, et l'humanité ne progresse que dans les choses de l'esprit.

Et maintenant que j'ai évoqué ce fantôme sanglant qui hante nos pensées comme un cauchemar, je n'ai plus le courage de vous parler de tous ces petits potins qui sont notre pâture journalière : assaut des fauteuils académiques, inauguration des statues de nos glorieux généraux d'Aumale et Bourbaki, démêlés féministes, rivalités masculines, que sais-je? il y a eu de tout pendant cette quinzaine, de tout, même du bien; vous le trouverez, certes, sans moi, mes enfants, c'est pourquoi je m'en vais, après vous avoir souhaité riche butin.

C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Mots en lampe

Verticalement : Personnage de l'histoire de France.

Horizontalement : Dans un peu. — Un rampant. — Résine. — Un ennemi de nos fourrures. — Consonne. — Veut dire chant. — Pour le bûcheron. — Coiffure. — Consonne. — Aliment. — Oiseau. — Pour le patinage. — Ou vestige. — Après l'élection, celui qui a réussi.

(Jeanneton, à Verdun.)

Problème pointé

Voyelles : D.s — D...x — q... — n...s — s.rv.ns — c.nn...s — l. — d.ff.r.nc. — l.s — t...ns — t'.nt — c.mm.nd. — l. — m...rtr. — .t — l. — v.ng...nc. —

Consonnes : E. — .e — .ie. — .ua.. — .a — .ai. — .ie.. — .e — .a..a..ie. — .o..o..e — .e — .e — .ain..e — e. — .e — .a..o..e. —

(Brin de varech.)

Mots en if

Verticalement : Une vertu nationale.

Horizontalement : En face. — Mesure agraire. — Pour la bravoure du soldat. — Chez le serrurier et le forgeron. — Dans la lune. — Plusieurs à la fenêtre et à la chaise. — Pour tenir la porte. — En chimie. — Dans tout. — Au milieu du visage.

(Lucienne et Rose.)

Acrostiche double

Avec les lettres que voici, former quatorze mots français qui, par le choix de leur première et dernière lettre dans le sens vertical, donneront les noms de deux maîtres dans le roman français du XIX^e siècle :

NN
OYA
ORT
OU
PER
O
OUR
RRE
ANS
LAN
NA
URHA
LIS
EMP

(Ma bicyclette, mon chien et moi.)



EXPLICATION DES DEVINETTES D'OCTOBRE

Mots en hélice fantaisie :

V A L S E
I B I S
C O Q
T U
O
R
A H
P A U
L O N G
S H A K O

Vers à terminer : Vaisseaux, silence, berceaux, balance, adieux, pleurent, curieux, leurrent, vaisseaux, diminue, retenue, berceaux.

Mots en croix : Sévigné, Grignan.

Mots en trident :

A S P I C
A N T H R O P O H A G E
M A R I N
C H A R B O N
B R O M E
E P I

Paroles historiques : Bertrand Duguesclin.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^e, 41, rue de la Victoire.